

Mineke Schipper-de Leeuw / Littérature zaïroise et société décolonisée

La politique de l'isolement qu'ont appliquée les Belges au Congo colonial n'est pas restée sans conséquences pour ce pays. Actuellement encore le manque de contacts dans le passé se fait sentir, notamment dans le domaine culturel. Une comparaison avec l'évolution des ex-colonies françaises de l'Afrique peut éclaircir cet état de choses. La politique culturelle et la 'mission civilisatrice' de la France — bien que fort critiquées par ceux mêmes qui en profitaient¹ — donne relativement tôt à bon nombre d'étudiants africains de différents pays l'occasion de se rencontrer dans la métropole et il en résulte des contacts fructueux pendant les années trente déjà. C'est alors qu'à Paris et non en Afrique naît et prospère le mouvement de la négritude qui prouve à l'Occident l'authenticité des valeurs culturelles du monde noir.²

Tout cela se passe à l'insu des Zaïrois qui, avant leur indépendance, sont dépourvus de tout contact avec d'autres Africains et qui ignorent jusqu'au concept de la négritude.³ La littérature écrite y est pratiquement inexistante à l'époque, malgré les efforts que se donne, pour sauver les apparences, le Belge Jadot avec *Les écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*.⁴

Aujourd'hui le mouvement de la négritude, contesté depuis toujours dans les milieux africains anglophones, semble un petit feu couvant sous la cendre, sinon éteint, dans l'Afrique noire ex-française, Senghor n'y peut plus rien. Au Congo, par contre, ce feu éclate avec vigueur — et pour la première fois! — au milieu des années soixante et il répand encore sa chaleur de nos jours. Des poètes s'y sont mis à parcourir toutes les étapes, suivant les préceptes des premiers prophètes de la négritude: à partir du thème de la souffrance, ils passent par la révolte et le triomphe jusqu'à la réconciliation. Cela signifie fatalement que ces auteurs n'ont cessé de se définir par rapport aux Blancs. Afin de se prouver en face de l'Occident, ils reprennent avec joie les armes que leurs aînés d'autres pays africains n'emploient plus guère.

Les sujets qui surgissent sont bien connus. En grandes lignes on traite du retour aux sources, de la nostalgie de l'Afrique paradisiaque précoloniale, de la cruauté de l'étranger et des malheurs du Noir. Il y a aussi la récusation de Blancs et Occident et l'exaltation de la beauté noire, de tout ce qui est nègre, de l'Afrique entière. Un cas particulier de la souffrance est celui de l'Africain en crise entre deux mondes qui l'un et l'autre, lui échappent et le tentent: le monde traditionnel semble perdu pour toujours et dans le monde occidental il ne se sent pas entièrement à l'aise. Tous ces thèmes sont déjà présents dans des poèmes de Césaire et de Damas qui datent d'avant la Deuxième Guerre mondiale. Ils se trouvent également dans *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* composée par Senghor et préfacée par Sartre en 1947.⁵

Les auteurs Zaïrois s'organisent à partir de 1964 environ, se fréquentant dans des cercles, dont la 'Pléiade du Congo' et 'Balise'.⁶ Quelques concours et prix littéraires encouragent les plus doués des auteurs, par exemple le concours organisé par le ministère des Affaires culturelles en 1969 lors du passage du Président Senghor au Zaïre. A ce concours nous devons la première *Anthologie des écrivains*

congolais,⁷ où figurent les textes (poésie, théâtre, contes, proverbes) des auteurs couronnés. Senghor qui s'est toujours voulu le missionnaire de la négritude, profita de l'occasion pour prononcer, à Kinshasa, un discours fervent afin de s'assurer de nouveaux adeptes dans cette terre de mission.

Dans cette anthologie nous avons choisi du poème 'Afrique' de D. Kadima-Nzuji le passage suivant qui traduit la nostalgie de l'Afrique ancienne, thème favori des poètes zaïrois.

Afrique, Afrique, Afrique.
 Maintenant que je sommeille
 Sous la chaleur brune de la savane tendue, trépidante
 Ruisselle dans ma poitrine ta sève païenne ... Ecoute ...
 Pleuvent l'ardeur et la mélodie et la mélopée disparues ...

Afrique mon Afrique
 Chante-moi ...
 Chante-moi la berceuse des nuits d'autrefois,
 Que je dorme jusqu'à l'aube de libation et de fraternité
 Dans la batterie archifolle ... lointaine
 Des noirs guerriers.

Afrique, Afrique ô ma douce Afrique,
 Visage de soirs coutumiers
 Visage de nuits
 Visage qu'inonde le voile vapoureux des crépuscules
 Par mon âpre désir de recouvrer mon moi.⁸

Le thème de la 'négritude douloureuse' parle de l'Afrique et des Africains victimes des cruautés du colonisateur; celui-ci a détruit la belle ambiance d'antan. Dans maint poème souffrances, larmes, misère s'enchaînent, elles y sont la part des autochtones et presque toujours dues à l'étranger.⁹ Entre la douleur et la révolte se déroule plus d'un poème dédié à Lumumba, héros national de la République, tel par exemple 'J'entends encore ta voix' de Matala Mukadi. En voici la dédicace: 'a toi LUMUMBA, héros du Kongo, martyr d'Afrique, dont le discours du 30 juin subjuguera mes dix-huit ans et me subjuguera toujours'.¹⁰

La révolte contre l'opresseur, sa mentalité et sa civilisation préoccupent plusieurs poètes et s'il y a des Nôrs vivant 'entre deux mondes', c'est encore la faute du Blanc qui est venu perturber l'ancienne harmonie africaine. Dans 'Somme première', Masegabio traduit la lutte intérieure de l'homme qui est tenté des deux côtés: le monde occidental et le monde des ancêtres le fascinent 'simultanément' et c'est ce titre qu'il a donné à un poème consacré à ce problème. Nous en citons le début:

Elles sont deux deux femmes
 Qui possèdent Beauté
 Qui sont toute Beauté
 Deux Vénus deux Psyché
 Qui n'ont d'égaux

Que leur beauté
 elles sont deux beautés
 Qui se disputent mon coeur
 sans se voir
 sans se connaître
 sans se haïr.¹¹

La 'négritude triomphante' est omniprésente dans la poésie zaïroise: la beauté noire, le rythme du tam-tam, l'extase de la danse, les masques, la fraternité, la largesse, tout est revendiqué par le nègre et digne d'envie pour le non-Africain. Voici comment Clémentine Nzuji chante les merveilles de son pays dans le beau poème 'Kasala':

Je viens de ce pays étrange
 qu'on ne peut définir
 Ce pays étrange où l'homme
 est l'être suprême de l'univers sensible
 Ce pays où l'animé parle à l'inerte
 et l'esprit à l'ombre
 par le vent crépusculaire
 Je viens du pays noir et lumineux
 pays du soleil et des eaux.
 Chez moi, les arbres parlent au poète
 la brise aux amants
 et l'onde aux aimées
 Chez moi, la harpe a existé
 avant que David fût
 Je suis du pays où les mains travaillent
 et le coeur parle
 Chez moi, les enfants ramassent du bois mort
 pour en faire des feux
 Je suis du pays où en haut soufflent les vents
 et en bas résonne l'harmonie . . .¹²

La révalirotation de soi ouvre le chemin qui mène vers la réconciliation avec les 'autres', le poème 'Temps des nocés' de Masegabio l'illustre bien. Il se termine ainsi:

Le fèlement du tocsin
 que j'entends d'une tour inconnue
 me dit le Temps des Nocés
 Nocés de l'Amour et de la Haine
 Nocés de l'Oubli et du Souvenir
 Nocés de la Chair et du Carnassier
 Nocés du Griffeur et du Griffé
 dans ce rendez-vous du Donner et du Recevoir.¹³

Ces fragments donnent une impression de ce qui vit dans l'esprit du poète zaïrois contemporain. Il a déjà été dit ci-dessus que les thèmes de la négritude furent chan-

tés par les poètes des ex-colonies françaises depuis 1935 environ. Dans son *Orphée noir* Sartre n'hésite pas à dire que 'la poésie noire de langue française est, de nos jours, la seule grande poésie révolutionnaire'.¹⁴ Seulement, il écrit en 1947 et depuis lors l'Afrique noire francophone n'est plus la même et la révolution à faire n'est plus la même. Les écrivains ne peuvent plus ignorer l'indépendance de leurs pays.

Dans la République du Zaïre, la littérature ne tient guère compte de cette réalité. Les auteurs se consacrent au passé, en recueillant légendes, contes, proverbes, et cela est très important, il est vrai. En même temps on continue à exalter la beauté de l'Afrique traditionnelle. Tout cela s'accorde parfaitement avec la politique du 'recours à l'authenticité' que prêche le gouvernement ces jours-ci. A part le thème du passé, les poètes puisent largement dans la source de la poésie personnelle qui chante l'amour, la nostalgie du village natal, la tendresse maternelle, l'enfance. N'oublions pas les odes à l'Afrique d'aujourd'hui, au Congo — pays et fleuve — et à la ville fascinante de Kinshasa. Quelques poètes font allusion aux rébellions qui ont sévi après l'indépendance, sans que pour autant ils posent la question de leur cause, celle de l'iniquité sociale. Nous y reviendrons ci-après.

Le genre du roman n'existe presque pas encore. *Le mystère de l'enfant disparu* de Timothée Malembé est un récit qui retrace l'implantation d'une tribu étrangère au Kasai. En même temps l'auteur fait allusion à l'arrivée des Blancs, 'les revenants'. *Sans rancune*, récit autobiographique de Thomas Kanza, traite de la situation coloniale. *Les hauts et les bas* de Zamenga Batukezanga se déroule aussi à l'époque coloniale, mais ce mince récit parle plutôt des problèmes qui se posent aux villageois qui quittent la campagne pour aller habiter la capitale, leur dépaysement d'abord, leur mépris de l'héritage ancestral ensuite. Le héros Difwayama fait de son mieux pour obtenir la carte d'immatriculation qui ferait de lui un 'évolué' estimé par les Blancs. L'auteur condamne sévèrement une telle mentalité, car les Européens ont introduit dans le pays des valeurs bien douteuses:

'Avec la civilisation de l'argent, des frères deviennent des ennemis. Il y a plus de jalousie que jamais; les besoins augmentent; on a envie d'avoir plusieurs pantalons, des costumes, des cravates les mieux assorties, ceci malgré l'énorme chaleur qu'il fait chez nous; on ne veut plus aller à pied, il faut un vélo, une voiture. On devient de moins en moins patients. Nos femmes ne veulent plus préparer la nourriture avec du bois de chauffage; il leur faut un réchaud à pétrole, à gaz ou à l'électricité. Il faut acheter un nouveau wax et même plus, tous les trois mois. La moralité est basse; alors que dans la société traditionnelle il est ignoble qu'une femme montre ses cuisses, aujourd'hui, on voit la jupe très courte. Les boîtes de nuit se multiplient. Je me demande s'il n'est pas nécessaire pour nous autres Africains de retourner à la source des richesses de notre passé!'¹⁵

Cet auteur, bien que situant son histoire à l'époque coloniale, critique visiblement les méfaits de la vie urbaine actuelle; *Les hauts et les bas* n'a d'ailleurs pas été publié avant 1971. Un troisième roman, plutôt un récit à tendance autobiographique, est le *Journal d'un revenant* de G. Ilunga-Kabulu qui entame aussi certains maux de la société qu'il voit d'autant mieux après une absence de plusieurs années d'études en Belgique. D'après lui, les structures économiques profitent surtout aux étrangers, mais il va de soi qu'il ne lance pas cette critique au gouvernement

actuel: ces remarques ont été écrites avant 1966!¹⁶ Les moeurs de la grande ville rendent assez pessimiste l'auteur; à l'en croire, Kinshasa vit une désintégration quasi-totale des familles, la délinquance y est effrayante et les filles se prostituent pour un peu d'argent 'parfois même sous l'oeil approbateur des parents'.¹⁷ Malgré la médiocrité de la plupart des pièces, le théâtre est vivant et il aborde pas mal de questions qui préoccupent jeunes et vieux: mariage et dot, conflits de cultures et de générations, nouveaux riches, ce sont tous des sujets qui reviennent dans les pièces de théâtre. La plupart d'entre elles ne sont que manuscrites et portées à la scène telles quelles. Dans *Les nouveaux bourgeois* de Michel Mwilambwe que nous avons l'occasion de voir à Lubumbashi, tout tourne autour d'un homme parvenu, directeur incapable d'une société et de son cousin illettré qui devient son adjoint le lendemain de son arrivée du village. Ils mènent belle vie, en s'achetant villas et voitures, et dépensent l'argent de la société avec de petites amies dans des bars. Ils ne se soucient nullement du paiement de leurs ouvriers et finissent par être arrêtés par la police. La pièce est très faible, mais elle reflète quelque peu ce qui se passe dans la société. La pièce *Pas de feu pour les antilopes* est d'un autre genre, elle représente la vie des villageois, leurs palabres, leur usage des proverbes et de la sagesse ancestrale, bref, le 'recours à l'authenticité'.¹⁸

Le roman et le théâtre en sont encore à leurs débuts. Le premier genre n'est presque pas encore pratiqué, tandis que le deuxième ne trouverait pas de grâce aux yeux d'un public quelque peu exigeant. La poésie est pleine de promesses, mais que signifie-t-elle pour la société décolonisée zaïroise? Il n'est pas étonnant que les auteurs aient d'abord pris position vis-à-vis du colonisateur. La décolonisation s'achève par un règlement de comptes avec le passé colonial. Ensuite le thème du méchant Blanc et de l'Africain innocent est à rejeter, tout est à construire dans le pays et l'écrivain devra rendre la réalité de sa société. Engagé, il ne pourra plus se contenter de glorifier le passé et la beauté nègres. Il est vrai que de temps en temps un des poètes élève la voix contre le racisme aux Etats Unis et en Afrique du Sud ou encore contre les oppresseurs portugais en Angola et en Mozambique, et cela est très bien. Cependant on en reste au même thème, celui de dénoncer les scandales des Blancs — qui méritent sans doute bien une correction — mais la solidarité avec les frères du pays ne devrait pas être oubliée, ne devrait-elle pas avoir priorité même chez le poète? C'est lui qui doit se faire 'la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche', sa voix doit être celle de la masse des misérables qui l'entourent.¹⁹ Or, cette voix est encore faible en République du Zaïre. Dans son poème 'Les pleurs d'une maudite' par exemple, Kishwe, esquissant le malheur de la femme stérile, ne critique pas l'attitude cruelle d'une société qui méprise et rejette une telle femme. Chez Clémentine Nzuzi, l'iniquité sociale des grandes villes s'exprime dans plusieurs poèmes. En voici un exemple tiré de son recueil *Lianes*:

Accepte de parler pour sa faim
Prends sa forme fais tienne sa misère
O poème de ceux qui vivent faim au ventre
Rapaces grouillants dans les rues de la ville

Qui s'auto-déchirent les entrailles
 Croyant saisir l'espoir qui les fuit...
 O mon poème
 Fais-toi ambassadeur de ceux-ci
 Ceux qui ne peuvent parler ni se défendre
 Rapaces affamés de justice et de vie...²⁰

Le poète qui se fait pour ainsi dire l'avocat des pauvres, c'est Matala Mukadi. Il dénonce la misère de son peuple, les maux qui menacent la société et il fait un appel à ses frères pour qu'il protègent le pays 'qui roule vers l'effroi abîmé', il les convoque à 'déchirer le voile impudique de l'ignorance'. S'il aime son pays, il est loin de l'idéaliser:

salut
 à toutes ces veuves aux regards
 anxieux et interrogateurs
 salut
 aux paysans en hardes
 minés par la dysentérie

salut
 aux adolescentes mères précoces
 gorgées d'amertume

salut
 aux adolescents que la pluie mouille
 dans des paillotes servant de classes

salut
 enfin à la Katobo nid des bilharzioses
 semant la panique aux âmes indigènes.

Ce poète est profondément touché par l'absurdité de l'existence de la majorité de ses compatriotes. Pour le peuple, l'indépendance n'a pas signifié libération: '... à quand cette liberté pour laquelle ceux qui courbent nos échine combattirent?' Le peuple 'aimé mais inconscient' y a droit, 'aujourd'hui ou jamais'. Mukadi veut assumer le rôle de 'poète-prophète' déroulant 'l'étendard des damnés', d'abord les siens, mais encore ceux qui lui tendront la main 'de toute nation du globe'.²¹

Dans les jeunes pays, les nouvelles classes bourgeoises trônent haut au-dessus de la masse illettrée et, voulant en rester là, ils ne supportent pas de critique. Dire 'que la nouvelle élite est, à beaucoup d'égards, très semblable à l'élite coloniale, est considéré comme une hérésie dangereuse'.²² Pour l'écrivain, critiquer lucidement cette société n'est pas sans risque, car les élites, ce sont aussi les dirigeants du pays qui n'aiment ni la protestation ni la contestation. Aussi les auteurs zaïrois ressentent-ils ou ne tarderont-ils pas à ressentir le sentiment de malaise qu'éprouvent depuis des années leurs collègues d'autres pays africains qui ont dû s'avouer que les indépendances n'ont libéré ni les écrivains ni les masses. Lors du congrès à Stockholm en 1967, le Nigérien Wole Soyinka a mis en garde les Africains contre les mythes fascinantes, mais faciles du passé, l'auteur doit être la conscience

de son temps: 'The artist has always functioned in African society as the record of the mores and experience of his society and as the voice of vision in his own time. It is time for him to respond to this essence of himself'.²³

Il faut donc décoloniser la littérature africaine qui, pour être soi-même, doit cesser de se situer par rapport à l'Occident. L'auteur devra s'engager à représenter la réalité telle qu'elle est, même s'il risque par cela des conflits. A l'époque coloniale, les écrivains qui critiquaient les défauts de la colonisation, prenaient aussi leurs risques et ils méritaient bien notre admiration. Ceux qui continuent à le faire actuellement, ne risquent plus rien, mais ils perdent leur temps et ratent leur vocation d'écrivain engagé. En passant du mythe du colonisateur au mythe de la tradition, l'Africain, d'après Albert Memmi, passe d'une prison à une autre et l'auteur doit s'en libérer de toute urgence. Il doit redéfinir son rôle par rapport à la société. Sembène Ousmane fait déjà preuve d'une nouvelle vision et son exemple lucide pourra inspirer l'auteur conscient de sa tâche vis-à-vis de son peuple. Dans sa préface au *Mandat*, Ousmane reproche aux Africains d'approuver leurs fautes au nom de 'la solidarité raciale', mais celle-ci 'n'a pas empêché les assassinats, les détentions illégales, les emprisonnements politiques des dynasties régnantes d'aujourd'hui en Afrique noire'.²⁴ Il est bien significatif que son message fut couronné au Premier Festival des Arts Nègres à Dakar en 1966!

La littérature zaïroise a fait ses premiers pas; les écrivains savent que c'est seulement un début, ils sont les premiers à le reconnaître et se méfient d'éloges paternalistes et douteux. Il y a des talents incontestables et, l'autocritique aidant, on peut espérer que de plus en plus ils se joindront à la réorientation qui s'impose à l'auteur africain dans sa société décolonisée.

Notes

¹ Voir par ex. *Les étudiants noirs parlent*, numéro spécial de *Présence Africaine*, no. 14, 1953.

² Cf. L. KESTELOOT, *Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature*, Université Libre de Bruxelles 1963, pp. 124-127.

³ V.Y. MUDIMBE, *La littérature de la République démocratique du Congo*, dans *L'Afrique littéraire et artistique*, juin 1970, p. 14.

⁴ J.M. JADOT, *Les écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, A.R.S.O.M., Bruxelles 1959.

⁵ L.-S. SENGHOR, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, P.U.F., Paris (1947) 1969².

⁶ Voir J. ALLARY, *Clémentine Nzuji et la Pléiade du Congo*, dans *Congo-Afrique*, janvier 1966, pp. 28-33 et G. SUMAILL, *Le cercle littéraire 'Balise', une contribution positive à la littérature en R.D.C.*, dans *idem*, avril 1971, pp. 221-222.

⁷ *Anthologie des écrivains congolais*, Ministère de la culture, Kinshasa 1969.

⁸ *Ibid.*, p. 235.

⁹ Cf. L.-V. THOMAS, *Une idéologie moderne: la Négritude*, dans *Revue de psychologie des peuples*, troisième trimestre, 1963, pp. 246-272.

¹⁰ Matala MUKADI, *Réveil dans un nid de flammes*, Seghers, Paris 1969, p. 41.

¹¹ Ph. MASEGABIO, *Somme première*, lettres congolaises, O.N.R.D., Kinshasa, s.d., p. 11.

¹² Clémentine NZUJI, *Kasala*, Ed. Mandore, Kinshasa 1969, pp. 9-10.

¹³ MASEGABIO, o.c., p. 57.

¹⁴ J.-P. SARTRE, *Orphée noir*, préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, p. XII.

¹⁵ T. MALEMBE, *Le mystère de l'enfant disparu*, Bibl. de l'Etoile, Kinshasa 1962; Th. KANZA, *Sans rancune*, Scotland, Londres 1965; Z. BATUKEZANGA, *Les hauts et les bas*, Ed. Saint-Paul, Kinshasa 1971, pp. 31-32.

¹⁶ Cf. Th. AYIMPAN 'Journal d'un revenant' de Gabriel Ilunga-Kabulu, dans *Congo-Afrique*, nov. 1969, p. 472.

¹⁷ G. ILUNGA-KABULU, *Journal d'un revenant*, Eds. Belles-Lettres, Kinshasa, s.d., p. 43.

¹⁸ P.M. UMUSHIETE et N.L. MIKANZA, *Pas de feu pour les antilopes*, Eds. Congolia, Kinshasa s.d. Le théâtre expérimental ne masque pas, par ex *Bandoki ou le Sorcier* fut joué à Kinshasa en 1971. La pièce, composée par les acteurs, remet en question les valeurs traditionnelles et celles du théâtre même: plus de décor, plus de personnages, plus de rôles, rien que des situations. Un autre genre constituent des pièces de théâtre d'auteurs étrangers, adaptées aux réalités zaïroises, comme *Le Bourgeois Gentilhomme* de Molière. L'adaptation zaïroise est représentée en français sous le titre de *Mondele-Ndombe*. Parfois aussi des pièces étrangères sont traduites en langues du pays.

¹⁹ A. CESAIRE, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, Paris 1956, p. 42.

²⁰ A. KISHWE, dans *Anthologie des écrivains congolais*, pp. 174-175; Clémentine NZUJI, Lianes, coll. 'Objectif 80', Eds. du Mont Noir, Kinshasa 1971, p. 11.

²¹ MUKADI, o.c., pp. 19, 20, 21, 37, 38, 67, 81.

²² P. VAN DEN BERGHE, *Les langues européennes et les mandarins noirs*, dans *Présence Africaine*, quatrième trimestre, 1968, p. 9.

²³ *The writer in modern Africa*, African-Scandinavian writers' conference, Stockholm 1967, The Scandinavian Institute of African Studies, Uppsala 1968 pp. 19, 21.

²⁴ Ibid., pp. 81-83. S. OUSMANE, *Le mandat précédé de Véhi Ciosane*, Présence Africaine, Paris 1965, p. 15.